

Elle renaît chaque fois

Dans la nuit noire, le crâne d'Hina frappe contre la coque du bateau, sans que personne ne s'en aperçoive. Là-haut, sur le pont, on danse, on s'enivre. La fête est à son comble. Les lampions se balancent dans le vent tiède, les bougies répandent leur cire sur les poutres et leur chaude lumière sur les joues roses. Elle entend des éclats de voix familières, des rires, aperçoit les amoureux qui s'accourent à la proue, un visage qui plonge dans une chevelure, une nuque embrassée. A travers le vacarme des percussions, la rumeur des vagues et le sifflement du vent, un cri rauque d'une étrange musicalité surgit en pointillés. On rit de celui qui dit entendre une sirène pleurer. On n'entend rien. Ivres, on chante les destins tragiques dans de vieux chants de matelots, le désespoir dans le fado, la détresse des autres en grimaçant des affects surjoués.

Elle, en bas, se noie. Battue par les vagues, rongée par le sel.

Quand elle a plongé dans la mer, téméraire, pour voir ce qu'il y avait à y découvrir, elle ne savait pas qu'elle y resterait. Que le temps y était un abîme. Son baleineau fusait contre son flanc doux et chaud. Buvait son lait, blanc dans la nuit noire. Elle a quitté le monde à pas de loup, sans le dire à personne, un soir d'automne. Quelques jours avant, elle sentait qu'elle partirait bientôt, poussée par cet appel du large qui n'est pas qu'histoire de marins. Elle a surpris la symphonie des tons d'automne autour d'un vieux chêne, comme envahie par l'outrance sensorielle d'un opéra. Le jour suivant, a été saisie par le jaune d'une intensité anormale des feuilles de tilleuls en se penchant à sa fenêtre. Le troisième jour, a été aimantée par la luminosité d'une pleine lune souveraine.

Quand les autres sautent avec leur bouée, pensant déjà à la façon de remonter, elle s'est élancée nue, follement libre, entière et vulnérable. Sans savoir nager. A corps perdu. Elle a lutté dans les embruns. Elle a bu l'eau salée. Elle a hurlé. A traversé la tempête qui précède la naissance. Puis, comme ses sœurs, a dû mener son radeau, en capitaine digne qui connaît sa faiblesse face aux éléments déchaînés. Sans opposer de résistance.

Elle a vu des murs d'eau se dresser devant elle, des creux de vagues profonds comme des tombes béantes, des mouettes et goélands qui tournoyaient dans un ciel rouge. Elle a fixé sa lanterne sur le mat, qui tapait et se cognait sans cesse, jetant des tâches de lumière sur les parois verticales hallucinantes, donnant des visions fugaces, des instants d'obscurité, une image, puis plus rien.

Après, tout est redevenu calme, plat. Il n'y avait plus personne. Plus rien à quoi s'accrocher. Elle gisait là et tout flottait autour d'elle. Et un petit qui pleurait. Un petit qui tétait.

Depuis, Hina erre dans les eaux parfois plates, parfois enragées, depuis des mois, des années. Le temps ne se compte plus, les jours s'égrènent l'un après l'autre. Le jeune mammifère s'en est allé, il vogue et s'éloigne, chaque jour, un peu plus loin.

A nouveau seule. Et le désir soudain revient.

Une nuit, elle voit sans trop y croire une lueur. Puis des mains se tendent. Chacune pour la hisser un peu plus haut, vers le pont du bateau. Mettre à jour son corps en lambeaux. Nageuse aux écailles élimées, aux yeux hagards d'épuisement répété. Hina se recroqueville dans la lumière crue du petit matin, honteuse de son état, de ce que la mer lui a fait.

Celui que l'on moquait la reconnaît aussitôt. Aux filaments et planctons pris dans le filet de sa chevelure. A sa voix restée claire d'avoir tant chanté pour son petit, et pour le vent.

Par son regard il lui tend la plus douce main. Une vague de chaleur la traverse, la cloue sur le plancher de bois. Elle avait oublié cela.

Divague, goûte la douceur du soleil sur sa peau, le repos de son corps allongé, le délice du sommeil retrouvé. Lente renaissance, fragile réveil. Elle avance à petits pas, pas si petits qu'ils n'en sont pas. Hina se remet debout, s'accroche aux autres, mais les dérange. Se tient bientôt seule, s'enivre de cette joie. Marche à nouveau, rit à nouveau. Elle le regarde, elle lui sourit, rêve de lui.

Lui doute, donne puis reprend, la malmène un temps. Il a peur de se jeter dans la mer noire de ses bras. Hésite entre sa crainte d'approcher la bête revenue des fonds marins, et son désir inavoué de se frotter à l'insondable beauté égarée. Qui sait ce que tu as vu, Hina, là où personne n'ose plus aller ? Qui sait ta force ? Qui peut encore t'approcher ? Qui sait combien de temps tu resteras sur le pont, avant de replonger inéluctablement dans l'immensité noire, crevant le disque argenté du reflet de la lune ? Qui sait si tu peux encore aimer ?

Hina, déesse des mers nocturnes, chaque fois tu renais.

Femme-nuit, femme-océan, tu viens à nous puis disparais.